

RESCAPE DES CAMPS DE CONCENTRATION NAZIS UN DEPORTE RACONTE L'HORREUR DE BUCHENWALD ET DORA

FR 3 a présenté ce jeudi soir sur les ondes de Télé-Nouméa le premier épisode de «Holocauste», dont les quatre épisodes racontent le processus d'extermination des Juifs d'Europe dans les camps de concentration nazis de l'Allemagne hitlérienne.

Indépendamment de l'internement des Juifs et de ce qui fut appelé «la Solution Finale», les camps de concentration ont également été remplis de déportés politiques des pays en guerre contre l'Allemagne. La France était de ces pays et nombre de résistants ou de communistes ont connu la déportation et la mort dans les camps.

C'est pourquoi, en parallèle à la diffusion de «Holocauste», nous avons rencontré pour les lecteurs des «Nouvelles» des déportés français revenus des camps de la mort, afin qu'ils apportent leur témoignage humain, souvent poignant, sur l'horreur qui présida à l'écriture de cette page d'histoire. Le premier récit est celui de M. Sylvain Gargon, aujourd'hui magistrat à Nouméa, et qui fut interné au camp de Dora, près de Nordhausen.

TORTURE PAR LA GESTAPO

«J'ai été arrêté le 6 février 1943 à Nîmes. J'avais 22 ans et je préparais mon doctorat en Droit. J'ai d'abord été emprisonné à Montpellier, où j'ai subi les interrogatoires de la Gestapo à la Villa des Rosiers. C'était un très beau nom, mais c'est là qu'ont été interrogés avec les méthodes particulières de la Gestapo tous ceux qui passaient entre leurs mains. J'ai également été torturé, avant d'être emmené à Compiègne, dans le grand camp de rassemblement où l'on plaçait tous les gens avant de les déporter. Le camp s'appelait Royal Lieu et c'est de là que partaient tous les convois pour la déportation. En ce qui me concerne, j'ai quitté Royal Lieu en septembre 1943. J'ai été dirigé vers le camp de Buchenwald, bien sûr dans des conditions que l'on connaît, à une centaine par wagon, dans ces fameux wagons qui étaient conçus pour recevoir quarante hommes et huit chevaux. Nous étions cent, encadrés par les SS.



Nordhausen. C'est là que les Allemands avaient replié leurs usines de Peenemunde, ou étaient fabriqués les V2. Cette île de Peenemunde était le grand centre d'expérimentation des V1 et des V2 que les Anglais ont complètement anéanti, obligeant alors Allemands à répartir la

LES CIVILS ALLEMANDS SAVAIENT

«L'effectif de Dora comptait environ 20 000 personnes. Une sélection a été faite pour constituer des équipes chargées de construire le camp extérieur. Ceux-là travaillaient à l'air libre, toute la journée dans la neige. Ils édifiaient les barraquements, la barrière électrique, etc.

«Les galeries ont donc servi à la construction des V2, depuis l'assemblage des tôles qui constituaient le corps de l'engin, jusqu'au montage des moteurs et à l'installation de l'explosif. C'était immense.

«A la mi-44, le camp extérieur a été terminé. A ce moment là on nous a mis dans les barraquements, et la rotation s'est faite entre les équipes de jour et les équipes de nuit, toujours encadrées par les SS et avec les chiens.

«Quand on nous dit que les gens ignoraient à cette époque l'existence des camps, c'est faux puisque des ouvriers allemands venaient travailler et regagnaient ensuite leurs maisons. Ils voyaient donc bien ce qui se passait à l'intérieur du camp et de l'usine, ils voyaient bien ces monceaux de morts, ils voyaient bien les cadavres, ils sentaient bien comme nous l'odeur des fours crématoires !

«A Dora, c'étaient les Polonais qui étaient chargés des crématoires. Les Allemands mettaient au préalable de côté et récupéraient tout ce qui pouvait présenter une valeur : les aurifications dentaires, les cheveux, etc. Avec, les cheveux, ils faisaient des rembourrages pour l'isolation et leur donnaient d'autres destinations finales que je ne connais pas, mais hommes et femmes étaient tondus à l'arrivée. Les vêtements personnels étaient également récupérés et nous portions la tenue rayée, fabriquée avec un ersatz de bois. A Buchenwald certains déportés gardaient leurs vêtements mais les SS avaient peint en rouge dans le dos des chemises les lettres KG qui voulait dire Prisonnier des Camps.

LA SCHLAG

«Quand on pense que dans ces camps, on a connu des températures de -20° ou -30°, avec uniquement ces pelures en tissu rayé... Pour nous protéger du froid, nous nous servions des enveloppes de sacs de ciment qu'on glissait sous les vêtements, mais les SS le savaient. Il y en avait un, très grand, qui mesurait près de 2 mètres ; il avait toujours une «schlag» à la main. C'est-à-dire une section de gros câble électrique, et il nous tâta à la sortie. Quand il sentait le papier sous la chemise, il nous rouait de coups, il s'acharnait, car c'était interdit. Les «kapos» en faisaient autant ; on appelait «kapo» ceux qui étaient chargés d'encadrer les sections. Il s'agissait de prisonniers de Droit Commun allemands, c'est-à-dire des voleurs, des criminels, des proxénètes, des homosexuels, et ces gens-là avaient droit de vie et de mort sur nous, uniquement parce qu'ils appartenaient à la race aryenne, à la «race des seigneurs». Lever la main sur un Kapo, c'était un arrêt de mort.

LACHEZ LES CHIENS !

«Parfois aussi, il y avait des rafles à la sortie de l'usine souterraine. Les Allemands voulaient faire des exemples quand il y avait eu des sabotages. Vous pensez bien que dans ces V2, il y avait

l'écriture de cette page d'histoire. Le premier récit est celui de M. Sylvain Gargon, aujourd'hui magistrat à Nouméa, et qui fut interné au camp de Dora, près de Nordhausen.

TORTURE PAR LA GESTAPO

«J'ai été arrêté le 6 février 1943 à Nîmes. J'avais 22 ans et je préparais mon doctorat en Droit. J'ai d'abord été emprisonné à Montpellier, ou j'ai subi les interrogatoires de la Gestapo à la Villa des Rosiers. C'était un très beau nom, mais c'est la qu'ont été interrogés avec les méthodes particulières de la Gestapo tous ceux qui passaient entre leurs mains. J'ai également été torturé, avant d'être emmené à Compiègne, dans le grand camp de rassemblement ou l'on plaçait tous les gens avant de les déporter. Le camp s'appelait Royal Lieu et c'est de là que partaient tous les convois pour la déportation. En ce qui me concerne, j'ai quitté Royal Lieu en septembre 1943. J'ai été dirigé vers le camp de Buchenwald, bien sûr dans des conditions que l'on connaît, à une centaine par wagon, dans ces fameux wagons qui étaient conçus pour recevoir quarante hommes et huit chevaux. Nous étions cent, encadrés par les SS.

LE VIEUX CHENE

«Beaucoup sont morts avant d'arriver, étouffés, piétinés pendant le transport. Tous les convois ont eu leur part de victimes. Et encore, ceux-là, comparés aux derniers convois d'évacuation lorsque les SS ont abandonné les camps à la fin de la guerre, étaient encore des convois que l'on pouvait considérer comme «normaux».

«Je suis donc arrivé à Buchenwald. C'était le premier camp ; il existait d'ailleurs depuis 1933. Quand on pense qu'il se trouvait dans la ville de Weimar, dans la ville de Goethe !

«A l'intérieur du camp de Buchenwald, il y avait un vieux chêne et nous disions que lorsque le chêne mourrait, ce serait la chute du Nazisme. Et bien, le chêne est mort, il a été foudroyé lors d'un orage. Il était là, tout décharné, et nous pensions que, peut-être, ce vœu était une prémonition qui s'est finalement réalisée.

SIX MOIS SOUS LA TERRE

«Mais Buchenwald était un camp de transit et je n'y suis pas resté longtemps, puisque j'ai été dirigé tout de suite vers le fameux camp de Dora, près de



Nordhausen. C'est là que les Allemands avaient replié leurs usines de Peenemunde, ou étaient fabriqués les V2. Cette île de Peenemunde était le grand centre d'expérimentation des V1 et des V2 que les Anglais ont complètement anéanti, obligeant alors Allemands à répartir la construction entre Nordhausen et Dora, dans des usines souterraines.

«C'est là où nous avons travaillé, car on y envoyait des milliers de déportés pour accélérer l'édification de cette usine entièrement construite dans le roc. Toutes les galeries étaient percées dans la montagne. Pendant six mois nous n'avons pas vu le jour et nous logions dans des anciennes carrières déjà aménagées.

«A la fin, il y avait même une voie ferrée qui venait à l'intérieur des galeries. Nous sommes donc restés six mois à l'intérieur car le camp extérieur n'était pas encore construit et aménagé comme à Buchenwald. Nous couchions dans le tunnel, sur des châlits, entassés les uns sur les autres. Nous travaillions 18 heures par jour, de 6h du matin à 6h du soir, puis à nouveau jusqu'à minuit, avec simplement une demi-heure de halte pour manger les rutabagas trempés dans l'eau et un quart de boule de pain, moi-même les trois quarts du temps.

«Les morts s'entassaient dans les galeries sur deux mètres de haut, parce qu'on ne pouvait pas les évacuer tout de suite. Il fallait les envoyer par camions brûler au crématoire de Buchenwald. Ce n'est que lorsque les crématoires ont été installés à Dora qu'on les a brûlés sur place. Sur les morts entassés, les Allemands mettaient de la chaux pour désinfecter, pour que ça ne sente trop mauvais avant de les évacuer. Ils en mettaient quatre par caisse, des caisses en bois ordinaire, c'est dire l'épaisseur de ce qui restait de ces pauvres gens.

«Quand on pense que dans ces camps, on a connu des températures de -20° ou -30°, avec uniquement ces pelures en tissu rayé... Pour nous protéger du froid, nous nous servions des enveloppes de sacs de ciment qu'on glissait sous les vêtements, mais les SS le savaient. Il y en avait un, très grand, qui mesurait près de 2 mètres ; il avait toujours une «schlag» à la main, c'est-à-dire une section de gros câble électrique, et il nous tâta à la sortie. Quand il sentait le papier sous la chemise, il nous rouait de coups, il s'acharnait, car c'était interdit. Les «kapos» en faisaient autant ; on appelait «kapo» ceux qui étaient chargés d'encadrer les sections. Il s'agissait de prisonniers de Droit Commun allemands, c'est-à-dire des voleurs, des criminels, des proxénètes, des homosexuels, et ces gens-là avaient droit de vie et de mort sur nous, uniquement parce qu'ils appartenaient à la race aryenne, à la «race des seigneurs». Lever la main sur un Kapo, c'était un arrêt de mort.

LACHEZ LES CHIENS !

«Parfois aussi, il y avait des rafles à la sortie de l'usine souterraine. Les Allemands voulaient faire des exemples quand il y avait eu des sabotages. Vous pensez bien que dans ces V2, il y avait des types qui inversaient les connexions électriques ou alors, comme les Russes l'ont fait une fois, des prisonniers qui urinaient dans les boîtes de connexion. A la fin du montage, quand les Allemands faisaient les essais, cela provoquait des courts-circuits monumentaux. Cela les rendait fous de rage et, à la sortie du tunnel, ils lâchaient les chiens. C'était effroyable ; il ne fallait pas se laisser prendre ; celui qui était pris par les molosses était voué à la mort, parce qu'il était pendu à l'intérieur de l'usine.

PENDUS AU PALAN

«Il y avait des pendants par dizaines dans le camp. Chaque tentative d'évasion était automatiquement suivie de la pendaison, mais en dehors de cela, un type qui se révoltait était également pendu. A Buchenwald, ils étaient plus raffinés parce qu'ils pendaient en musique, avec l'orchestre du camp, mais à Dora, l'amusement des SS était de pendre les hommes à un grand palan qui servait aux V2. Ils les pendaient par dix, mais en montant le palan tout doucement, c'est-à-dire que les pauvres types étaient étranglés, ils étouffaient, ils battaient des pieds dans le vide, et il fallait que nous défilions tous en regardant le palan qui montait. Mon premier pendu, ça m'a fait un effet effroyable ; à la fin, on n'y faisait même plus attention. C'était



Les fours crématoires de Majdanek

d'ailleurs ce qu'ils cherchaient : supprimer même l'émotivité. Et ils y étaient arrivés, car on en voyait tellement, toutes les semaines, qu'on était habitué aux morts. On se camouflait dans les morts pour pouvoir dormir !

-Il faut dire que c'était important de se reposer. A un moment donné, on a demandé des soudeurs-électriciens ; j'ai levé le doigt, je me suis découvert cette vocation, pour la bonne raison que la soudure à l'arc se faisait assis sur un escabeau. Vous vous représentez ce que cela pouvait être d'être assis ! C'était quelque chose de merveilleux.

LA DOUCHE BOUILLANTE

-Voilà quelle était la vie dans ces camps, avec des centaines et des milliers de poux. De temps en temps, quand ils craignaient une épidémie, les Allemands nous faisaient prendre des douches dont il fallait se méfier. Ils nous faisaient déshabiller en pleine neige, nous étions nus, et ils nous faisaient entrer et branchaient de l'eau bouillante. Certains tombaient comme des mouches, foudroyés par la différence entre le séjour dans la neige et l'eau bouillante. La plupart du temps nous nous mettions entre les pommes de douche pour ne pas être ébouillantés. C'était une lutte de tous les instants.

BAINES COMME DU BETAIL

-Il y avait une grande solidarité entre les déportés de même nationalité, car on était en butte aussi avec les autres qui défendaient leur vie, leur peau ! Les

-J'en ai connu, par exemple qui ont commis des bassesses, en acceptant d'être gardiens de baraquement et en se mettant à la dévotion des kapos. Ils avaient perdu toute dignité car ils approuvaient les violences et étaient eux-mêmes armés de la «schlag», n'hésitant pas à matraquer leurs compatriotes.

-D'autres n'ont jamais accepté ces places-là. Du dévouement et de la solidarité, j'en ai vu chez des jeunes qui partageaient leur ration avec d'autres qui étaient plus faibles ou plus malades qu'eux, et cela au détriment de leur santé, au détriment de leur vie. Il y en a eu qu'on a pendu parce qu'ils avaient caché un vieux pendant le travail pour lui permettre de dormir un peu. Ils ont été dénoncés et pendus ; le vieux paysan a été pris et battu à mort. C'était considéré comme un acte de sabotage ! Chapeau quand même, car ça, c'est de la véritable aristocratie.

AVEC DIEU ET APOLLINAIRE

-Au plan individuel, il fallait tenir aussi. J'ai tenu jusqu'au 25 mai 1945. La capitulation de l'Allemagne datait du 7 mai mais les SS ne nous ont pas lâchés. Ils se sont au contraire déchaînés et il y a eu des choses effroyables. Nous avons évacué les camps et traversé une région entière à pied. Tous ceux qui tombaient étaient automatiquement exécutés.

-En ce qui me concerne, je n'ai jamais lâché. J'étais entré dans un combat, j'ai combattu et je ne calais pas. Je n'ai jamais renoncé à l'engagement que j'avais pris et puis, il faut bien le dire aussi, j'étais soutenu par la foi. J'étais croyant et j'ai prié comme jamais plus je ne prierai.

«C'était un combat de tous les jours, il ne fallait pas céder et chaque matin en me levant, je me répétais ces vers d'Apollinaire : «Vienne le jour, sonne l'heure, le temps passe et je demeure». J'avais aussi une autre pensée de Rabindranath Tagore, poète hindou, qui disait : «Souviens-toi que les plus lasses rivières trouvent un jour leur repos dans la mer». Mais surtout je remercie le ciel qu'à l'époque où j'ai subi cette épreuve je n'étais pas marié, car quelle souffrance morale c'était pour les gens qui avaient une famille; ils ne savaient pas ce qu'étaient devenus leurs enfants, leurs femmes et à la souffrance physique s'ajoutait cette terrible torture morale. Avec, en plus, le cynisme gratuit des Allemands qui, à Noël par exemple, érigeaient dans le camp de gigantesques arbres de Noël et l'on entendait ces merveilleux chants allemands. C'était une torture insoutenable, on pleurait comme des enfants. On peut même dire que certains sont partis en fumée parce qu'ils n'ont pas pu tenir, face à la souffrance morale. D'autres, à bout de force, se sont jetés contre les fils de fer électrifiés, et sont morts électrocutés.

-Les camps ont usé des milliers d'hommes. Quand je pense que moi, qui avais le numéro matricule 21907, j'ai vu arriver des numéros 100.000 !

UN MOIS A LA SONDE

-Malgré l'avance russe et l'évacuation des camps, à la fin de la guerre, les SS ne voulaient pas nous lâcher. Nous sommes restés par exemple 14 jours sans manger dans un wagon. On nous a permis d'ouvrir pour évacuer les morts en les jetant sur le ballast. Nous en avons profité pour manger de l'herbe et quelques escargots crus. C'est simple, lorsque j'ai été délivré, je pesais 33 kilos et il a fallu me nourrir pendant un mois à la sonde. C'est Max Lejeune, le député de la Somme, qui était allé prévenir les Anglais et leur demandait de libérer le camp où se trouvaient des Britanniques. Ils ont envoyé une ambulance dans laquelle j'ai pu prendre place.

RESPECTER L'HOMME

-Aujourd'hui j'ai tiré beaucoup de réflexions sur cette expérience et je ne retiens que l'essentiel, c'est à dire ce qui fait la valeur de l'homme, son sens de l'humain. Je dis souvent que celui qui est capable de respecter la dignité d'un balayeur de rue comme celle d'un PDG, celui-là peut se targuer d'assumer son humanité, car nous sommes tous solidaires.

-Nous qui avons vécu cette expérience, nous ne voulons plus jamais voir l'extermination de l'homme par l'homme, mais par haine et nos camarades qui sont morts, que nous avons vus partir en fumée, nous ne devons pas oublier, ce serait les trahir. Il ne s'agit pas de haine ou de vengeance, mais d'un témoignage pour que jamais plus cela ne puisse se reproduire.

-Même à l'heure actuelle, je serais prêt à reprendre le combat contre des théories comme le Nazisme, avec son mythe du surhomme, de la race supérieure, etc. Il faut en parler aux jeunes car «Hitler : connais pas» ne doit pas être l'excuse pour refuser de savoir ce qui a été. En général, les déportés n'aiment pas parler de ces choses-là, mais nous devons lutter contre tout ce qui peut, de près ou de loin, conduire à un univers concentrationnaire, quel qu'il soit, car on s'attaque alors à l'homme ; on détruit l'homme, alors qu'il faut respecter l'homme, le «petit d'homme» comme disait Kipling, avec sa grandeur et ses faiblesses aussi.

-Voilà quelle était la vie dans ces camps, avec des centaines et des milliers de poux. De temps en temps, quand ils craignaient une épidémie, les Allemands nous faisaient prendre des douches dont il fallait se méfier. Ils nous faisaient déshabiller en pleine neige, nous étions nus, et ils nous faisaient entrer et branchaient de l'eau bouillante. Certains tombaient comme des mouches, foudroyés par la différence entre le séjour dans la neige et l'eau bouillante. La plupart du temps nous nous mettions entre les pommes de douche pour ne pas être ébouillantés. C'était une lutte de tous les instants.

BAIGNES COMME DU BÉTAIL

-Il y avait une grande solidarité entre les déportés de même nationalité, car on était en butte aussi avec les autres qui défendaient leur vie, leur peau ! Les infirmeries, où l'on soignait les blessés, les furoncles, les anthrax, les abcès avec du papier pour tout pansement, étaient généralement aux mains des Polonais. Or, les Polonais nous détestaient à cette époque, parce qu'ils nous reprochaient amèrement de les avoir laissés tomber lors de l'invasion ou nous n'avions pas tenu nos engagements. Et ils ont été très très durs avec les Français.

-Mais entre nous, nous nous épaulions. Bien que tous logés à la même enseigne, il y a eu des Français qui ont eu des comportements qui ne correspondaient pas à ce qu'on attendait d'eux, ni à la position sociale qu'ils avaient tenue. J'ai connu des gens qui normalement, de par leurs antécédents, devaient correspondre à une certaine morale et qui se sont conduits comme les derniers des derniers. Il y en a eu d'autres au contraire qui étaient de condition très modeste et qui se sont conduits comme des seigneurs.

-C'est la que l'échelle des valeurs est complètement renversée. Nous étions tous logés à la même enseigne et lorsque nous passions à la désinfection, dans des bacs contenant un produit exactement comme l'on fait ici avec le bétail, tout le monde était nu. Je me souviens que j'étais avec Mgr. Theas, de Lourdes, et bien il était nu comme moi. L'homme était à nu et c'est là à ces moments là qu'il devait montrer sa valeur propre, sa valeur réelle. C'est là aussi que certains se sont comportés comme des lâches alors qu'ils appartenaient à l'élite, sois-disant.

dénoncés et pendus ; le vieux paysan a été pris et battu à mort. C'était considéré comme un acte de sabotage ! Chapeau quand même, car ça, c'est de la véritable aristocratie.

AVEC DIEU ET APOLLINAIRE

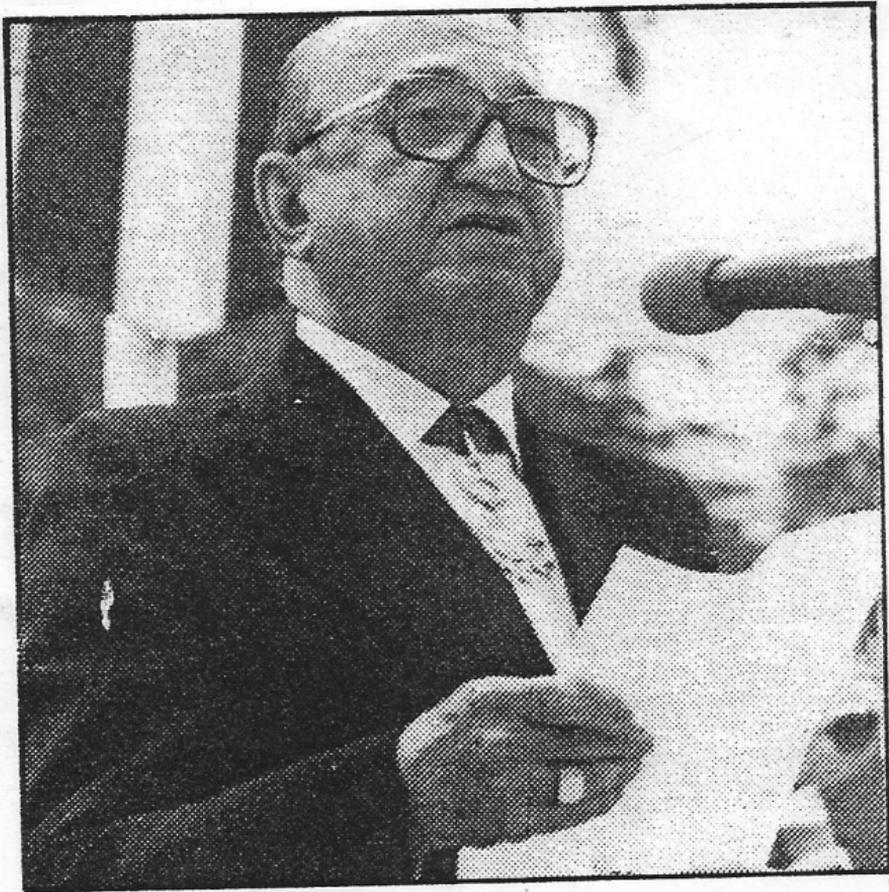
-Au plan individuel, il fallait tenir aussi. J'ai tenu jusqu'au 25 mai 1945. La capitulation de l'Allemagne datait du 7 mai mais les SS ne nous ont pas lâchés. Ils se sont au contraire déchainés et il y a eu des choses effroyables. Nous avons évacué les camps et traversé une région entière à pied. Tous ceux qui tombaient étaient automatiquement exécutés.

-En ce qui me concerne, je n'ai jamais lâché. J'étais entré dans un combat, j'ai combattu et je ne calais pas. Je n'ai jamais renoncé à l'engagement que j'avais pris et puis, il faut bien le dire aussi, j'étais soutenu par la foi. J'étais croyant et j'ai prié comme jamais plus je ne prierai.

res.

-Nous qui avons vécu cette expérience, nous ne voulons plus jamais voir l'extermination de l'homme par l'homme. Mais par fidélité à nos camarades qui sont morts, que nous avons vus partir en fumée, nous ne devons pas oublier, ce serait les trahir. Il ne s'agit pas de haine ou de vengeance, mais d'un témoignage pour que jamais plus cela ne puisse se reproduire.

-Même à l'heure actuelle, je serais prêt à reprendre le combat contre des théories comme le Nazisme, avec son mythe du surhomme, de la race supérieure, etc. Il faut en parler aux jeunes car «Hitler : connais pas» ne doit pas être l'excuse pour refuser de savoir ce qui a été. En général, les déportés n'aiment pas parler de ces choses-là, mais nous devons lutter contre tout ce qui peut, de près ou de loin, conduire à un univers concentrationnaire, quel qu'il soit, car on s'attaque alors à l'homme, on détruit l'homme, alors qu'il faut respecter l'homme, le «petit d'homme» comme disait Kipling, avec sa grandeur et ses faiblesses aussi.



**Sylvain Gargon était Officier de la Légion d'Honneur,
et Commandeur dans l'Ordre National du Mérite.**